

Père-fille. Une histoire de regard

Didier Lauru écrit depuis plus de vingt ans. Psychiatre et psychanalyste, lacanien de formation, il a d'abord contribué à l'effort théorique de ses pairs, avec plusieurs ouvrages sur l'adolescence, dont il est spécialiste, et sur l'amour, ainsi que de très nombreux articles psychanalytiques. Dans ces temps où notre abord clinique, encore austère, dont les déterminants restent mystérieux au plus grand nombre, continue de susciter la confiance du public, mais paradoxalement l'indifférence ou l'hostilité des médias et de l'édition, il a souhaité avec *Père-Fille*, s'adresser à un plus large public. Comment faire comprendre l'inconscient, la psychanalyse ? Comment parvenir à exposer simplement le fonctionnement complexe de la psyché ? Comment témoigner d'une pratique clinique rigoureuse sans verser dans la facilité pédagogique ? C'était le défi et le nouvel engagement éditorial de Didier Lauru. On peut noter, ici ou là, une tendance à simplifier les positions conscientes et inconscientes des protagonistes du théâtre familial, et par transfert, celle du psychanalyste, mais elle est nécessaire pour éviter de perdre le lecteur dans les arcanes complexes de la vie psychique.

Ce livre a atteint son ambition, il a conquis un large lectorat ; la preuve en est, qu'édité en 2006, il vient de reparaître en édition de poche, toujours chez Albin-Michel.

Didier Lauru écrit en analyste, bien sûr, mais aussi en tant qu'homme et en tant que père. Et même parfois en « père-sévère ». Cette triple position, clairement assumée dans le transfert auprès des patientes dont il raconte les cures, a certainement eu des effets sur le recrutement de sa patientèle : les petites filles, les adolescentes et les femmes dont il nous parle, n'ont pas choisi cet analyste par hasard. D'ailleurs, il m'a confié que des lectrices sont venues demander une analyse après la première parution de son livre.

S'agit-il seulement, dans cet ouvrage, de la relation « père-fille » comme le titre le propose ? Je pense plutôt qu'il s'agit de l'histoire, des histoires, du développement de la sexualité féminine, telle qu'un homme, un père, et ici un analyste-homme et père, la perçoit, la devine, l'interprète. S'égrènent de chapitre en chapitre, les aléas de cette sexualité : Femme à femme, chapitre 8, raconte un cas d'homosexualité, dont je parlerai plus loin. Le chapitre suivant L'omniprésence du regard narre le regard persécutant du père sur la sexualité de sa fille, et la projection haineuse que celle-ci adresse en retour au psychanalyste. Le chapitre suivant, *Sans sexualité* évoque le sacrifice de la sexualité de Noémie, comme prix de la position incestuelle de son père. *Etc.*

Il n'y a pas de sexualité sans une adresse. D'abord à la mère, écrit D. Lauru dans son introduction, mais celle-ci n'octroie pas l'amour inconditionnel attendu, et maintenant, « *My heart belongs to Daddy* » rappellent Lauru - et Cole Porter chanté par Marilyn Monroe. Un don bien embarrassant pour ces pères dont D. Lauru analyse tout au long du livre la qualité du regard qu'ils portent sur leurs filles en devenir de femmes.

« Tu as vu, il m'a regardée ! » clame l'adolescente, émoustillée par un garçon, dans la cour du lycée. Le regard du père, lui, oscille « entre le trop et le trop peu » ; Lauru craint l'ambiguïté du regard paternel sur « la femme qu'elle devient ». Tout est en effet une affaire de dosage et il ne me semble pas que, dans la grande affaire œdipienne, le père le plus à l'aise avec la loi symbolique - celle de l'interdit de l'inceste - puisse rester exempt de sentiments ambigus pour sa fille. Lauru rappelle d'ailleurs le mot de Lacan : « La loi est le lieu où le désir se joue et le père est là pour unir un désir à la loi. » C'est donc à l'occasion des nombreuses vignettes cliniques exposées dans son livre, qu'on peut le mieux comprendre son propos et se familiariser avec son style. J'en donnerai deux exemples.

Celui de Juliette qui utilise internet pour faire payer ceux à qui elle montre son corps. Elle veut être

« reconnue », elle qui ne l'a pas été par son père. Un rêve vient éclairer l'énigme d'une sexualité qu'elle ne comprend pas. Dans une pièce qui ressemble au bureau du psychanalyste, un serpent, qu'elle tente de séduire par une position lascive, lui demande d'aller se rhabiller. Lauru n'interprète pas seulement la défense transférentielle, mais, comme nous y incitait Lacan, la représentation refoulée : « Elle aurait souhaité que son père lui dise alors "Va te rhabiller" ». Elle n'avait pas été alors remise à sa place de petite fille.

Celui de Claude, la fille qui choisit une orientation homosexuelle. Elle se plaisait à être un vrai « garçon manqué » dans la cour de l'école jusqu'à ce que son père l'appelle ainsi. Pourtant ce dernier lui avait dit son attente quand elle était petite : « Tu es mon petit prince, tu dépasseras tous les garçons ». Très attentif aux jeux de la langue, Lauru déplie en quatre temps une séquence d'analyse :

D'abord Claude est toujours bonne avec les autres, puis un lapsus « J'aurai aimé être la Sorbonne » la sœur bonne, la sœur aînée donc. Ensuite le souvenir d'une scène sexuelle de son père avec la jeune bonne. Enfin, le souvenir refoulé jusqu'alors, d'attouchements du père sur sa sœur aînée. Claude n'est ni la bonne, ni la sœur aînée, elle n'aura pas réussi à séduire son père.

A l'occasion d'un échec, Lauru reconnaît que « la recherche d'un père qui tienne est nécessairement vouée à l'impasse, dans la vie amoureuse comme dans un travail psychanalytique. Un homme est-il capable de poser un regard aimant sur sa fille, reconnaître sa féminité sans pour autant la désirer, y compris par le regard ? Je pense aussi que l'ambiguïté du regard, forcément assujétissant au désir de celui qui le porte, suscite chez la fille une excitation. Le couple œdipien est ainsi constitué, sans pour autant que l'acte soit consommé. « Il en dit long, ce regard » écrit Didier Lauru dans sa conclusion. Il est plus volontiers porteur d'ambivalence que la parole, autant porteur qu'elle, d'enjeux inconscients. Pour D. Lauru, « dans la cure type, l'absence de regard a pu faire émerger la place centrale du regard paternel dans le devenir femme ».

Lisez ou relisez *Père-fille*, vous serez vite convaincu que le regard de D. Lauru sur ses patientes, fut-il virtuel dans la cure, apporte un éclairage précieux sur « le continent noir » de la psychanalyse.